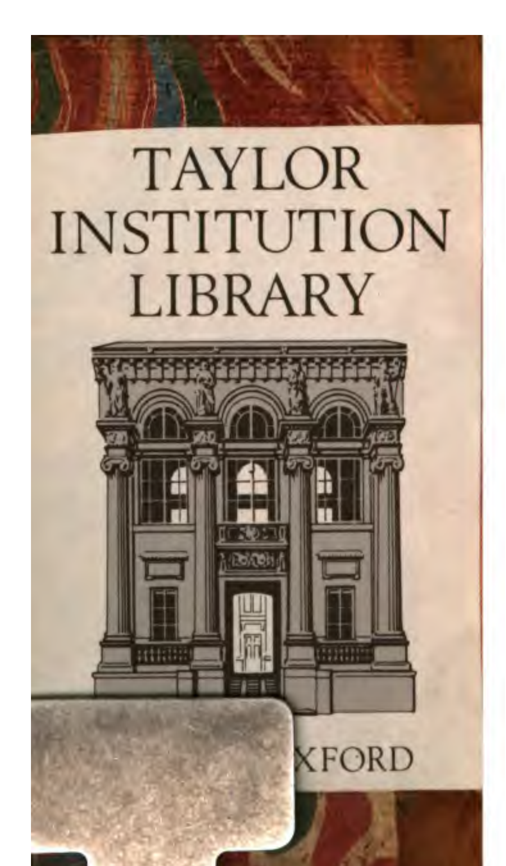



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
XFORD



LA

HENRIADE.




HENRI IV.
De nos peres grand Roi, tu finis les malheu
Et tes traits mieux qu'ici sont gravés dans nos cœu

LA

HENRIADE,

EN

DIX CHANTS.

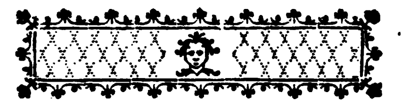
PAR M. DE VOLTAIRE.



A GENÈVE.



M. DCC. LXXVIII.



LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III. *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elizabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une isle, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion, & son avénement au trône. Description de l'Angleterre, & de son gouvernement.*

JE chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre & pardonner;

Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur & le père.

Descends du haut des cieux, auguste vérité,
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis, comment la discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des princes;
Viens, parle; & s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Valois régnait encor, & ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes:
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire;
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier,
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier;

Endormi fur le trône au fein de la molleffe,
Le poids de fa couronne accablait fa faibleffe.
Quélus & Saint-Maigrin, Joyeufe & d'Efpernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient fous fon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaifirs fes langueurs léthargiques.

Des Guifes cependant le rapide bonheur,
Sur fon abaiffement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De fa faible puiffance orgueilleufe rivale.
Les peuples déchaînés, vils efclaves des grands,
Perfécutaient leur prince, & fervaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du louvre épouvanté fes peuples le chafsèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut,
Tout périffait enfin, lorfque Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A fon prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima fa force, il conduifit fes pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma, les Efpagnols tremblèrent;
L'Europe intéreffée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la difcorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'églife; & du haut de ces tours,

Des soldats de l'Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins ;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théatre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ses héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.

Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels,
Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis du haut des cieux lui prêtait son appui ;

Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui;
De peur que ce héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hasards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours.

Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre; & la Ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux:
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son roi, ni vous qui devez l'être;
Ils savent que les loix, le mérite & le sang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils pensent vous exclure.
De la religion, terrible en son courroux,
Le fatal anathême est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre:
Sujets, amis, parens, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France, à mon tour, appellons l'étranger:
Des Anglais, en ſecret, gagnez l'illuſtre reine.
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris;
Mais, après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux;
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point, dans un tel miniſtère,
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.
Allez en Albion; que votre renommée
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, & le héros, qui, jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où, fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul avec Condé faiſait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins,
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains;
Et, laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.

Les soldats étonnés ignorent son dessein;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle,
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne:
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay, son confident, mais jamais son flatteur,
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son église & la France.
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, & de Rome estimé.

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser, en courroux, son onde blanchissante,
Dieppe, aux yeux du héros, offre son heureux port;
Les matelots ardens s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux, sous leurs mains, fiers souverains des ondes,
Étaient prêts à voler sur les plaines profondes:
L'impétueux borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyre abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;

La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'affiégeait une mer en furie,
Ne fonge, en ce danger, qu'aux maux de fa patrie,
Tourne fes yeux vers elle, & dans fes grands deffeins,
Semble accufer les vents d'arrêter fes deftins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorfque de l'univers il difputait l'empire,
Confiant fur les flots aux aquilons mutins,
Le deftin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
Céfar à la tempête oppofait fa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole fur les vents, qui foulève les mers,
Ce Dieu dont la fageffe ineffable & profonde,
Forme, élève, & détruit les empires du monde,
De fon trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le héros français daigna baiffer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiffeau vers ces prochains rivages,
Où Jerfey femble aux yeux fortir du fein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

Non loin de ce rivage, un bois fombre & tranquille
Sous des ombrages frais préfente un doux afyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eft auprès, dont la fimple ftructure

Doit tous ses ornemens aux mains de la nature;
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour,
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au calvinisme un appui redoutable;
Henri doutait encore, & demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
De tout tems, disait-il, la vérité sacrée,

Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.

De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France:
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance;
Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la cour alors en cette grotte obscure
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là quelque espoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être:
On le verra périr, ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux;
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable, & tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,

La vérité repose aux pieds de l'Éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître;
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous á choisi. Sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur - tout des plus grands cœurs évitez la foiblesse;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchantereſſe;
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, & combattre l'amour.
Enfin, quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, & sur - tout de vous-même,
Lorsqu'en un siège horrible & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos états finiront les misères;
Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères;
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez, qui lui ressemble, est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux
Où le Dieu des humains conversait avec eux;

Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs, en l'embraſſant, coulèrent de ſes yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage;
Au milieu des vertus, l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, & parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaisèrent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmèrent.
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon:
Le héros part & vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages loix
Fit long-tems le malheur & du peuple & des rois.
Sur ce ſanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône gliſſant d'où cent rois deſcendirent,
Une femme, à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon règne étonnait les humains.
C'était Éliſabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.

Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes :
De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, & le temple de Mars.
Aux murs de Vesminster, on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble
Les députés du peuple, & les grands, & le roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir,
Plus heureux lorsqu'un roi, doux, juste & politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français,
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.

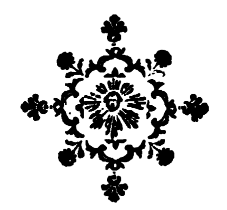
Du vainqueur des Anglois il apperçoit la tour.
Plus loin, d'Élifabeth eft l'augufte féjour.
Suivi de Mornay feul, il va trouver la reine,
Sans appareil, fans bruit, fans cette pompe vaine,
Dont les grands, quels qu'ils foient, en fecret font épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle; fa franchife eft fa feule éloquence.
Il expofe en fecret les befoins de la France;
Et jufqu'à la prière humiliant fon cœur,
Dans fes foumiffions découvre fa grandeur.
Quoi! vous fervez Valois? dit la reine furprife:
C'eft lui qui vous envoie au bord de la Tamife?
Quoi! de fes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour fon perfécuteur?
Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différens l'univers parle encore,
Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines.
Valois était efclave, il brife enfin fes chaînes:
Plus heureux, fi, toujours affuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que fon courage & moi!
Mais il employa trop l'artifice & la feinte;
Il fut mon ennemi par faibleffe & par crainte.
J'oublie enfin fa faute, en voyant fon danger;
Je l'ai vaincu, madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette jufte guerre,

Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois.

Élisabeth alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà, dit-elle au roi, la prompte renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée;
Mais sa bouche indiscrète en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité;
J'ai rejeté toujours ses récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des rois.

Hélas, reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuse histoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon sang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encor à ce seul souvenir;

Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir:
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.





LA HENRIADE.



CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Henri le Grand raconte à la Reine Élisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthelemi.

Reine, l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si, dans les différens où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;

L'un & l'autre parti cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'état embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique;
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce dieu puissant dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule;
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, & savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, madame, & votre prévoyance
Étouffa, dès long-tems, ce mal en sa naissance.

L'orage en vos états à peine était formé ;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régnez, Londre est libre, & vos loix florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis !
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue ;
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle,
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie & la division :
Opposant, sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises aux Condés, & la France à la France ;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis ;
Esclave des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse :
Infidelle à sa secte, & superstitieuse,
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :

L'auguste Élisabeth n'en a que les appas :
Le ciel qui vous forma pour régir des états,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déjà François Second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu ;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encore avait le nom de roi.
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance ;
Sa main, de la discorde allumant le flambeau
Signala par le sang son empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
Dreux qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théatre affreux de leurs premiers exploits ;
Le vieux Montmorency, près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours, de sa main, préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère,

M'adopta, me ſervit & de maître & de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourris dans la fatigue, à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déjà mourant tomba ſous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie,
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.

Le ciel qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligni, de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur;
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites;

Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses
défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel! faut-il voir ainsi les maîtres des humains
Du crime à leurs sujets applanir les chemins!

Coligni dans son cœur à son prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
Qui semblait de l'état assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance.
Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes pas.
Médicis, en pleurant, me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-tems des tendresses de mère,
Assura Coligni d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,

Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas ! nous espérions en jouir plus long-tems.

Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens,
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre:
Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre:
Dans l'ombre du secret, depuis peu Médicis,
A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère;
Il me donna sa sœur, il m'appella son frère.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier signal!
Tes flambeaux que du ciel alluma la colère,
Éclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte & sans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit;

De ce mois malheureux l'inégale courière,
Sembloit cacher d'effroi sa tremblante lumière;
Coligni languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités:
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix: « Qu'on n'épargne personne,
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne. »
Il entend retentir le nom de Coligni.
Il apperçoit de loin le jeune Téligni.
Téligni dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,

Tel

Tel que, dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait, ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligni vous pardonne;
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour
vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré,
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide;
Coligni l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux

Lui plonge son épée en détournant les yeux ;
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, & glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encor après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens ;
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligni, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
Guise était à leur tête, & bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Échauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, & marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris;
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toîts embrasés;
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre;
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de héros indignement périrent!
Renel & Pardaillan chez les morts descendirent;
Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac & Soubise au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & respirans à peine,
Jusqu'aux portes du louvre on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête;

Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voyaient les flots de fang regorger fous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Étaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux
Pourfuivant des profcrits les troupes égarées,
Du fang de fes fujets fouillait fes mains facrées:
Et ce même Valois que je fers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de fon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait fa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
Rarement dans le fang il a trempé fa main;
Mais l'exemple du crime affiégeait fa jeuneffe,
Et fa cruauté même était une faibleffe.

Quelques-uns, il eft vrai, dans la foule des morts,
Du fer des affaffins trompèrent les efforts.
De Caumont, un enfant, l'étonnante aventure,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé fous le fardeau des ans,
Se livrait au fommeil entre fes deux enfans;
Un lit feul enfermait, & les fils & le père.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preffés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au hafard.
L'Éternel en fes mains tient feul nos deftinées:
Il fait, quand il lui plaît, veiller fur nos années.

Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé;
Un invisible bras armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance;
Son père à son côté sous mille coups mourant
Le couvrait tout entier de son corps expirant;
Et du peuple & du roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant que faisais-je en ces affreux momens!
Hélas! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du louvre, & loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi se levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon sort;
Je présentai ma tête & j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;

Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.

Coligni plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit...
Vous frémissez, madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal;
Tout imita Paris; la mort sans résistance
Couvrit, en un moment, la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi:
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves français les eaux ensanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.





LA HENRIADE.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III. est réduit. Mayenne est le chef de la Ligue. D'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III. & de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Élisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

Quand l'arrêt des destins eut durant quelques jours
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes;
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ses attentats.

Aisément sa pitié succède à sa furie;
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui jusque sur le trône épouvante les rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours;
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente;
Son sang à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang français par ses ordres versé.
Il se sentait frappé d'une main invisible;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi si jeune, & sitôt moissonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,

Vint faifir, dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le fanglant héritage.

La Pologne en ce tems avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom, plus redouté que les plus puiffans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'eft un poids bien pefant qu'un nom trop tôt fameux ;
Valois ne foutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juftifie ;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité, que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, & je fuis fon appui.

Sa gloire avait paffé comme une ombre légère.
Ce changement eft grand, mais il eft ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un trifte retour,
Vainqueur dans les combats, efclave dans fa cour.
Reine, c'eft dans l'efprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage :
Il eft vaillant, mais faible, & moins roi que foldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant fon indolence,
De fon cœur à leur gré gouvernaient l'inconftance :
Au fond de fon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par fa voix leurs volontés funeftes ;
Des tréfors de la France ils diffipaient les reftes ;
Et le peuple accablé, pouffant de vains foupirs,
Gémiffait de leur luxe, & payait leurs plaifirs.

Tandis que, sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'état du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise, & le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs,
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux.
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux.
Il savait prévenir la timide indigence :
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence.
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait;
Terrible & sans retour alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices;
Brillant par ses vertus, & même par ses vices;
Connaissant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, & mauvais citoyen.

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son roi briser le fondement.

Il forma dans Paris cette Ligue funeste
Qui bientôt de la France infecta tout le reste ;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les grands,
Engraissé de carnage, & fertile en tyrans.

La France dans son sein vit alors deux monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques ;
L'autre, inspirant par-tout l'espérance ou l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.

Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis :
Mais du jour importun ses regards éblouis,
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, & parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restais encor ; &, tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir ;
Héritier, après lui, du trône de la France,
Mon bras, sans balancer, s'armait pour sa défense ;
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui ;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guise, trop habile, & trop savant à nuire,
L'un par l'autre en secret songeait à nous détruire.

Que dis-je ? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des sectes étrangères;
Me peignait ennemi de l'église & de Dieu:
« Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu;
» Il suit d'Élisabeth les dangereux exemples;
» Sur vos temples détruits il va fonder ses temples;
» Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. »

Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels.
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient, de la part de Rome, annoncer à son roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le roi trop faible obéit sans murmure:
Et lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats, malgré lui, couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.

Je plaignis sa faiblesse, &, sans rien ménager,
Je courus le combattre au-lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées:

Joyeuſe avec ardeur venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du roi.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les haſards.

Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe,
Vous ſavez ſa défaite & ſa fin malheureuſe :
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.

Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguſte princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe :
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le héros, à ce diſcours flatteur
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient ſa molleſſe, & lui donnaient des loix,
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; & ſi de ſes beaux jours
La parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée :

Mais, nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence;
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue,
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, & couverts de blessures;
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés;
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'apperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphire & des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rappeller cette triste victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes;
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abyme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé quand on vit sa disgrace;
Paris fut moins soumis; la Ligue eut plus d'audace;

Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
Guise, dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui, toujours insultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'insensible Valois ressentit cet outrage.
Il voulut, d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité.
Il n'en était plus tems; la tendresse & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte:
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran, dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes:
Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise, tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie:
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie;

Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler :
Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, en ſes grands deſſeins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenſer à demi,
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au ſupplice.
Enfin, maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce ſujet orgueilleux crut ramener ces tems
Où de nos premiers rois les lâches deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadème,
Et dans l'ombre d'un cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

Valois, qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;

Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux, sans en soulager un.

Au milieu des états, Guise, avec arrogance,
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ces députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque, las de le craindre, & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère;
Ne soupçonnant pas même en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait; son heure était venue.
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue.
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant, semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus, assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.

Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'égliſe à ſoutenir, & ſon père à venger.
De Guiſe, au milieu d'eux, le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.

Mayenne, dès long-tems nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes :
Il ſuccède à ſa gloire, ainſi qu'à ſes deſſeins;
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère;
Il ſervait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur maître, eſclave des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage.
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale, au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible.
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.

Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la Ligue, & l'autre en est le bras.

Cépendant des Flamands l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce roi votre ennemi, mais encor plus le mien,
Philippe, de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle;
Et Rome, qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux.
Célui qui des chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin, roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé:
Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère:
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi,
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage:
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage:
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits:
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son ame
Verser, par mon exemple, une si belle flâme:

Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu:
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire;
Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours:
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt, sur ses pas,
Fendre le sein des mers, & chercher les combats.

Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli sa main.

Henri ne l'attend point; ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.
Allez, lui dit la reine, allez, digne héros,
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots;
Non ce n'est pas Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre;
A vos soins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous;
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaiffez la fierté.

Philippe, de fon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux & non moins politique,
Divifant fes voifins pour leur donner des fers,
Du fond de fon palais croit dompter l'univers.

Sixte, au trône élevé du fein de la pouffière,
Avec moins de puiffance, a l'ame encor plus fière.
Le paftre de Montalte eft le rival des rois ;
Dans Paris comme à Rome il veut donner des loix ;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penfe afferviz tout jufqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diffimulé, trompeur,
Ennemi des puiffans, des faibles oppreffeur,
Dans Londre, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers qu'il trompe, eft plein de fes intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre osèrent s'élever.
L'un, combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan fa fuite & fes naufrages ;
Du fang de fes guerriers ce bord eft encor teint ;
L'autre fe tait dans Rome, & m'eftime & me craint.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprife.
Si Mayenne eft dompté, Rome fera foumife :
Vous feul pouvez régler fa haine ou fes faveurs :
Inflexible aux vaincus, complaifante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abfoudre
C'eft à vous d'allumer ou d'éteindre fa foudre.



LA HENRIADE.



CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

D'Aumale était prêt de ſe rendre maître du camp de Henri III. lorſque le héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les Seize contre le parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des magiſtrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.

Tandis que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde;

La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
À ses desseins flottans il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ses retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Épouvantaient Valois de leurs succès rapides;
Et ce roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère de Joyeuse osa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire,
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Éternel il avait consacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,

Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale;
Vous, né du ſang lorrain, ſi fécond en héros,
Vous, ennemi des rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne;
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par-tout la guerre;
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans le bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Déjà plein d'eſpérance, & de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les alarmes;
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes:
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornay, qui précédait le retour de ſon maître,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,

Les soldats de Valois, & ceux de Bourbon même;
« Juste ciel, est-ce ainsi que vous nous attendiez !
» Henri va vous défendre, il vient, & vous fuyez.
» Vous fuyez, compagnons ! » Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois, au pied du capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs; il s'avance à leur tête:
Il combat, on le suit, il change les destins,
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent;
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais que dis-je? Il s'arrête, il montre aux affiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des fiens qui l'entraînaient fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encore il revole au carnage;
Il arrête un moment son vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.

La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle est, a besoin de ses jours:
Elle s'élève en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable,
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle:

A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix.
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris :
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui ;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les chefs ſont unis; tout ſuccède à leurs vœux;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant ?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant :
Ici, la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre;
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
Tant le faible vulgaire avec légéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue,
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,

Quand soudain la Discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots:

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes loix,
Entends ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage,
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains;
Tu les verras bientôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.

La Discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes,
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
Les épics renversés sur la terre languissent;
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome jadis son temple & l'effroi des mortels,

Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les tems maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois:
L'univers fléchissait sous son aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible;
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs;
Ses avis sont ses loix, ses décrets sont ses armes.

Près de ce capitole où régnaient tant d'alarmes;
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

Là, Dieu même a fondé son église naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante:
Là, son premier apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté soutint leur austère vertu;
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien desire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs;

Le ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement;
Les successeurs du Christ, au fond du sanctuaire,
Placèrent, sans rougir, l'inceste & l'adultère;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes;
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes;
De l'église & du peuple on régla mieux les droits,
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des rois.
Sous l'orgueil imposant du triple diadême
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors était roi de l'église & de Rome:
Si, pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère, & redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
Il devoit sa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du vatican régnait la politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,

Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis paraît simple & tranquille;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures;
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
Avec un ris malin la flatte, la caresse;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse;
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux;
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix, les loix de son église.
Je parlais, & soudain les rois humiliés,
Du trône, en frémissant, descendaient à mes pieds;
Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres;
Du haut du vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux tems n'est plus. Le sénat de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'église & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;

C'eſt lui qui le premier démaſquant mon viſage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;
Que le prince & l'état retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.

Loin du faſte de Rome & des pompes mondaines,
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde;
Cependant que ſon nom profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des grands,
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ſes autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.

Soudain la Politique & la Discorde impie
Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son dieu ses yeux mouillés de pleurs ;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

D'un air insinuant l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la sorbonne antique ;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ébranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue ;
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité ;
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux, en pleurant, la vérité s'enfuit.
Alors, au nom de tous, un des vieillards s'écrie :

« L'église fait les rois, les absout, les châtie;
« En nous est cette église, en nous seuls est sa loi;
« Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
« Sermens jadis sacrés, nous brisons votre chaîne. »

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle & signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole, & d'église en église
Annonce aux factieux cette grande entreprise;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la religion reconnoissez les traits,
Dit-elle, & du Très-haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle;
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples:
Allez d'un zèle saint répandre les exemples:
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël,
Que dis-je? où sont ces tems, où sont ces jours prospères,

Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères?
C'était vous, prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras;
Coligni par vous ſeul a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang; que le ſang coule encore!
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.

Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques;
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le peuple avec ſoumiſſion
Confond le fanatiſme & la religion;
Il connaît ce grand art, aux princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit:
Mais le peuple excité, juſques aux cieux envoie

Des cris d'emportement, d'espérance & de joie:
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde a choisi Seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse;
Et jusques sous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés;
Des jeux de la discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.
Ainsi, lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes;
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion:
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,

Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
Son temple était sans tache, & la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait sa sûreté.

Il était dans ce temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son prince, & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre son peuple & lui;
Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le seul bien de l'état fait son ambition,
Il hait la tyrannie & la rebellion:
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la sait réprimer.

Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte:
Bussi les conduisait; ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre & parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée:
« Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales,
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres,

» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos
» ancêtres.
» Ce peuple fut long-tems par vous-même abusé;
» Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans
» doute,
» Ces mots de *plein pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute,
» Jugez au nom du peuple, & tenez au sénat,
» Non la place du roi, mais celle de l'état.
» Imitez la sorbonne, ou craignez ma vengeance. »

Le sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fiérement, sur leur siège immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Bussi plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi...
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

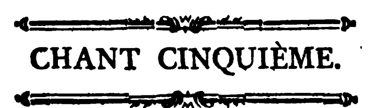
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces héros qu'opprima la licence;
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,

Potier, cet homme juſte, & vous, jeune Longueil,
Vous, en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu dévançaient les années;
Tout le ſénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené
Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'état;
La ſorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de ſénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables?
Qui ſont ces magiſtrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas:
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour ſon roi meurt toujours avec gloire.

Cependant la Diſcorde au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier & content ſa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout ſanglans des peuples malheureux
Unis contre leur prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruïnes,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage & les morts.



LA HENRIADE.



CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III. est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles :
Et le fer & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence
D'un peuple mutiné la farouche insolence,

Des docteurs de la loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain ſecours;
La victoire à grands pas s'approchait ſur ſes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers :
Ses foudres impuiſſans ſe perdaient dans les airs;
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privait les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses ſoldats dans la France errans de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée :
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparait un maître au-lieu d'un allié,
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'égliſe a de tout tems produit des ſolitaires,
Qui, raſſemblés entr'eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde;

Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'état rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'église, ont monté dans les chaires;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les humains par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu long-tems leur secte en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible, & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.
On dit que, tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière:

Dieu qui venges l'églife & punis les tyrans,
Te verra-t-on fans ceffe accabler tes enfans?
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favorifer le meurtre, & bénir les parjures?
Grand dieu! par tes fléaux c'eft trop nous éprouver,
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
Détourne loin de nous la mort & la misère;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.
Vien, des cieux enflammés abaiffe la hauteur,
Fai marcher devant toi l'ange exterminateur,
Vien, defcend, arme-toi: que ta foudre enflammée
Frappe, écrafe à nos yeux leur facrilège armée;
Que les chefs, les foldats, les deux rois expirans,
Tombent comme la feuille éparfe au gré des vents;
Et que fauvés par toi nos Ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout fanglans t'adreffent leurs cantiques.

La Difcorde attentive en traverfant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux enfers.
Elle amène à l'inftant de ces royaumes fombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le FANATISME eft fon horrible nom:
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans fon fein, l'embraffe & le déchire.

C'eft lui qui dans Raba, fur les bords de l'Arnon,
Guidait les defcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémiffantes

Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ferment inhumain :
Dans le cœur de fa fille il conduifit fa main.
C'eft lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par fa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces facrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux préfentaient tes druïdes.
Du haut du capitole il criait aux païens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorfqu'au fils de Dieu Rome enfin fut foumife,
Du capitole en cendre il paffa dans l'églife;
Et dans les cœurs chrétiens infpirant fes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perfécuteurs.
Dans Londre il a formé la fecte turbulente,
Qui fur un roi trop faible a mis fa main fanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers folemnels, où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtait dans fes déguifemens,
Des miniftres des cieux les facrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guife & la taille & les traits,
De ce fuperbe Guife, en qui l'on vit paraître,

Le tyran de l'état, & le roi de son maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête:
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.
Il entre, & d'une voix majestueuse & fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuissans?
Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith, autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris,
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée....

Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris & Rome, & l'univers & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie,
Mais du nom d'aſſaſſin ne prens aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'égliſe :
Le meurtre eſt juſte alors, & le ciel l'autoriſe.
Que dis-je? il le commande; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois:
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France,
Et ſi de ces deux rois tes citoyens ſauvés,
Te pouvaient.... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il perſécute,
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux rempli les grands deſſeins,
Et reçoi ce préſent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.

Trop aiſément trompé, le jeune ſolitaire
Des intérêts des cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puiſſant ;
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paiſible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des ſaints affermit l'innocence ;
Sa tranquille fureur marche les yeux baiſſés ;
Ses ſacrilèges vœux au ciel ſont adreſſés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le con-
duiſent,
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déjà ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'ençens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle & le chrétien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs :
Du vrai zèle & du faux, vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands hommes.

Mayenne

Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice;
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des Seize en même tems le ſacrilège effort
Sur cet événement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la cour imitateur ſervile,
Épris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau:
C'eſt là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrilèges mains ont mêlé ſur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées.

Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde;
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image;
Et penſent que la mort, fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la prière au blaſphême:
Il invoque l'abyme, & les cieux, & Dieu même;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua, devant un roi cruel,
Le ſimulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie:
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus,
Maudit, au nom des dieux, les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du ciel attendre la réponſe;

A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient son front noble & serein,
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre:
L'autel couvert de feu tombe, & fuit sous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu, du haut de son trône avait compté ses jours;
Il avait, loin de lui, retiré son secours:
La mort impatiente attendait sa victime,
Et, pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive; il demande à parler à son roi;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
On craint, sous cet habit, un funeste mystère.
Il subit sans alarme un examen sévère;

Il satisfait à tout avec simplicité ;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.

L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux:
Il observe à loisir la place de ses coups,
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois;
Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay, le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui, bravant toujours les puissans & les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, & par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle & payer ton service ?

En lui difant ces mots, il lui tendait les bras :
Le monftre au même inftant tire fon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le fang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :
Mille bras font levés pour punir l'affaffin :
Lui, fans baiffer les yeux, les voit avec dédain ;
Fier de fon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenfe :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il penfe voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible ! affreufe illufion !
Digne à la fois d'horreur & de compaffion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funefte poifon,
D'un faible folitaire égara la raifon.

Déjà Valois touchait à fon heure dernière ;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un refte de lumière ;
Ses courtifans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs deffeins divers en fecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou fincères, ou feintes.
Quelques-uns que flattait l'efpoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient foiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéreffée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune paffée.

Parmi ce bruit confus, de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié ;
En vain son intérêt combattait sa pitié ;
Ce héros vertueux se cachait à lui-même,
Que la mort de son roi lui donne un diadême.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort ;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses :
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses ;
L'univers indigné doit plaindre votre roi :
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi ;
Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages :
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû ;
Jouissez de ce bien par vos mains défendu ;
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne :
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte & son autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende votre vie !
Vous connoissez la Ligue, & vous voyez ses coups ;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous :
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste ciel ! épargnez une vertu si rare.

Permettez... A ces mots l'impitoyable mort
Vient fondre fur fa tête, & termine fon fort.

Au bruit de fon trépas Paris fe livre en proie
Aux tranfports odieux de fa coupable joie :
De cent cris de victoire ils rempliffent les airs :
Les travaux font ceffés, les temples font ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes :
Ils confacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon n'eft à leurs yeux qu'un héros fans appui ;
Qui n'a plus que fa gloire & fa valeur pour lui.
Pourra-t-il réfifter à la Ligue affermie,
A l'églife en courroux, à l'Efpagne ennemie,
Aux traits du vatican fi craints, fi dangereux,
A l'or du Nouveau-Monde encor plus puiffant qu'eux?
Déjà quelques guerriers, funeftes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un fcrupule affecté colorant leur deffein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
Mais le refte enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la caufe des rois redouble encor fon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux foldats,
Que long-tems la victoire a conduit fur fes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître ;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le fuivre aux deux bouts de la terre.
Moins faits pour difputer, que formés pour la guerre,

Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.

Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage ;
Les pairs & l'huile ſainte, & le ſacre des rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs ſouverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique ; & bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.





LA HENRIADE.



CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III, les états de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un aſſaut à la ville ; l'aſſemblée des états ſe ſépare : ceux qui la compoſaient vont combattre ſur les remparts : deſcription de ce combat. Apparition de St. Louis à Henri IV.

C'EST un uſage antique & ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des rois ſi chers à la patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie,
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,
Il peut choiſir un maître, il peut changer ſes loix;

Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis, par un assassinat,
Le droit d'élire un maître, & de changer l'état.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins,
Que, sous ce nom sacré, leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.

Bientôt à ce conseil accourent, à grand bruit,
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là, ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui, près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.

Là, de nos parlemens les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire;
Le louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là, le légat de Rome est d'un siège honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:
« Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Osent tout entreprendre, & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner. »

On s'assemble, & déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, & devant lui déclare
Qu'il est tems que les lys rampent sous la thiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre;
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.

Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.

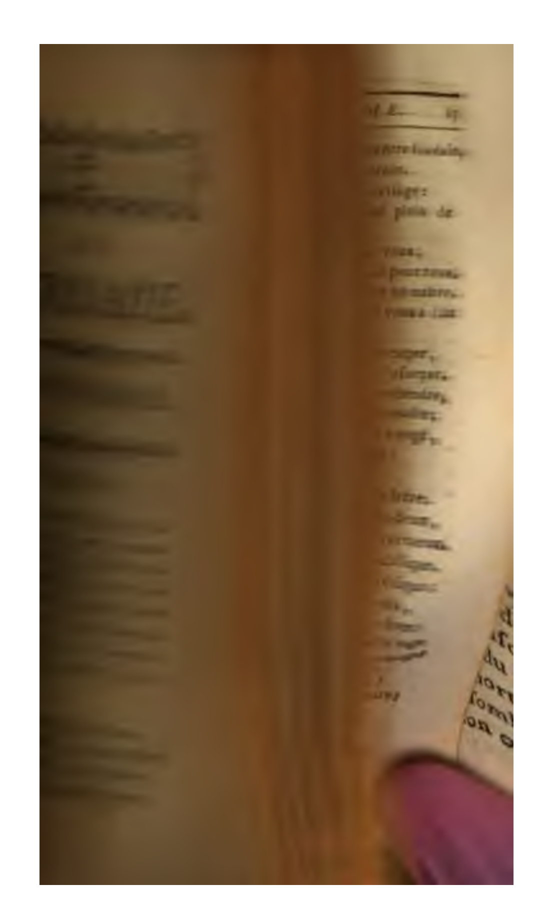
Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

Soudain Potier se lève, & demande audience :
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce tems malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix, on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend, d'un cours heureux, la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,
Et la confusion se taisait à sa voix.

« Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême;
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
» Et je le choisirais, si je pouvais choisir.
» Mais nous avons nos loix, & ce héros insigne,
» S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne. »

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de
» courage,
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait
» naître
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir leur trône, & non pour l'usurper.
» Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre,
» Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé,
» Changez avec l'état que le ciel a changé :
» Périsse avec Valois votre juste colère;
» Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
» Le ciel, le juste ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entens le murmure & la clameur publique.
» J'entens ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
» Qui, le fer à la main... Malheureux, arrêtez :
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage?
» Le fils de saint Louis parjure à ses sermens,
» Vient-il de nos autels briser les fondemens ?
» Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire;





» Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il fait dans toute ſecte honorer les vertus,
» Reſpecter votre culte, & même vos abus.
» Il laiſſe au Dieu vivant qui voit ce que nous
» ſommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un roi, comme un père, il vient vous
» gouverner;
» Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
» Tout eſt libre avec lui; lui ſeul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendu juges de votre maître ?
» Infidèles paſteurs, indignes citoyens!
» Que vous reſſemblez mal à ces premiers chrétiens,
» Qui, bravant tous ces dieux de métàl ou de
» plâtre,
» Marchaient ſans murmurer ſous un maître idolâtre
» Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauds,
» Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs
» bourreaux!
» Eux ſeuls étaient chrétiens, je n'en connais point
» d'autres;
» Ils mouraient pour leurs rois, vous maſſacrez les
» vôtres.
» Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
» S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous. »

A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre;
Ils repouſſaient en vain, de leur cœur irrité,

Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, citoyens, ou nous ſommes perdus.

Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires,
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,

Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des états consternés le conseil se sépare :
Mayenne, au même instant, court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendarts:
Il insulte, à grands cris, le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît, en nos jours, aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâti la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte,
Ces fauxbourgs, aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voila qui s'approche, & la mort le dévance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours & leurs ouvrages
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux, dans les champs, leurs membres dispersés.

Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis, avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas,
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé:
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.

Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit, en un inſtant, des abymes ouverts,
De noirs torrens de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes;

Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme & stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés, ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte : il a déjà de ses mains triomphantes
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils semblaient respecter leur vainqueur & leur roi.
Ils cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle

Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat, à ſon gré, ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre;
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendart de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.

Jamais le roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos rois.

[illegible]

[illegible] leur patrie,
[illegible] leur vie,
[illegible] lieux,
[illegible]
[illegible] combattre [illegible]
[illegible] d'un [illegible]
[illegible] Tyran [illegible]

[illegible] autour [illegible]
[illegible] la [illegible],
[illegible]

[illegible],
[illegible],
[illegible]
[illegible]
[illegible] son [illegible],
[illegible].
[illegible]
[illegible];
[illegible]
[illegible].
[illegible]
[illegible],
[illegible]
[illegible]:
[illegible],
[illegible]

Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les
cieux,
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne, en courant, leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain;
Du soldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux;
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la divinité les vives étincelles

Qu'une prison d'état, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avoit vu l'œil du jour.



LA



LA HENRIADE.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

SAINT-LOUIS transporte Henri IV. en esprit, au ciel & aux enfers, & lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité & les grands hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient, par un calme heureux, secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;

L'autre anime nos cœurs, enflamme nos deſirs,
Et même en nous trompant, donne de vrais plaiſirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui;
Elle eſt inébranlable & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle;
Approchez vers mon fils, venez, couple fidèle,
Le ſommeil l'entendit de ſes antres ſecrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents, à ſon aſpect, s'arrêtent en ſilence;
Les ſonges fortunés, enfans de l'eſpérance,
Voltigent vers le prince, & couvrent ce héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis, en ce moment, prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même:
Règne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis:
Mais le trône, ô Bourbon! ne doit point te ſuffire;
Des préſens de Louis, le moindre eſt ſon empire.
C'eſt peu d'être un héros, un conquérant, un roi;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien
ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.

Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
Vien, obéi, sui-moi par de nouveaux chemins:
Vole au sein de Dieu même, & rempli tes destins.

L'un & l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux en un moment traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pole à l'autre, & diviser les airs;
Et telle s'éleva cette nue embrasée
Qui, dérobant aux yeux le maître d'Élisée,
Dans un céleste char, de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse;
Et servant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.

Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace,
Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, & des mondes sans fin.
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'est là que le héros suit son céleste guide;
C'est là que sont formés tous ces esprits divers
Qui remplissent les corps, & peuplent l'univers.
Là sont, après la mort, nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Être infini qu'on sert & qu'on ignore;
Sous des noms différens le monde entier l'adore;
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La mort auprès de lui, fille affreuse du tems,
De ce triste univers conduit les habitans;
Elle amène à la fois les bonzes, les bracmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre encor aveugles sectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées

Qu'affiégent de glaçons les mers hyperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le bonze, avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.

Éclairés à l'instant, ces morts, dans le silence,
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous, ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
« Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
» Pourrait-il les juger tel qu'un injuste maître,
» Sur la loi des chrétiens, qu'ils n'avaient pu » connaître ?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver » tous.
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous,
» Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
» Seule à jamais la même, & seule toujours pure.

» Sur cette loi, sans doute, il juge les païens;
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens. »

Tandis que du héros la raison confondue,
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand, du mont Sinaï, Dieu parlait à la terre;
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter,
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre;
Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre;
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur:
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.
Henri, dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage;
De l'antique chaos, abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans;
Sur cette terre horrible, & des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, & la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!

Quels torrens de fumée ! & quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entrouvrent sous mes pas !
O mon fils ! vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.

Là gît la sombre envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît & s'admire,
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre hypocrisie, aux yeux pleins de douceur,
[Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur] ;
Le faux zèle, étalant ses barbares maximes ;
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri, paraissent consternés ;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, disaient-ils, par ce Juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?

Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
L'assassin de Valois ! ce monstre devant moi !
Mon père ! il tient encor ce couteau parricide
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide ;
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels :
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue,
Ici dans les tourmens l'enfer les désavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les princes & les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie ;
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices ;
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans ;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.

Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili, fantômes impuissans.
Henri voit près des rois leurs insolens ministres
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Êtes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté, couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs :
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie,
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir !

Ne croi point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,

Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:
Non; s'il est infini, c'est dans ses récompenses:
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans;
Mais ici c'est un père: il punit ses enfans;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

Il dit, & dans l'instant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & soudain à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des cieux, sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils desirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons rois qu'ont produit tous les âges;
Là sont les vrais héros, là vivent les vrais sages;

Là sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, & leur donne des loix.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds; ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle:
Tendre ami de son maître, & qui, dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours, ô mœurs, ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire;
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.

Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,
Guesclin le destructeur & le vengeur des rois.
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglais, & le soutien du trône.

Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux;

La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère ;
Mais, enfans de l'église, ils ont chéri leur mère ;
Leur cœur simple & docile aimait la vérité ;
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le tems, d'une aile prompte, & d'un vol insensible,
Fuit & revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir, sans la tyranniser ;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace ;

C'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait
vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux
tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans!
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
Retranches, ô mon Dieu! des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe?
Elle entre à tout moment, & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un
jour:
Des ſiècles à venir ces vivantes images
Raſſemblent tous les lieux, dévancent tous les âges,
Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
Aux yeux de l'éternel à jamais ſont préſens.
Le deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.

Approchons-nous; le ciel te permet de connaître
Les rois & les héros qui de toi doivent naître.

Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils ;
Il soutiendra long-tems la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère ;
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne :
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine ;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats ;
Il les prend pour des rois... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du prince & de l'état l'un & l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami ;
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage ;
Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin, par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins !

Toi, dans le fecond rang, le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiſteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux, tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.

Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels reſpects! jamais roi dans la France,
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes,
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort;
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siècle heureux de Louis, ſiècle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure!
C'eſt toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;
Les muſes à jamais y fixent leur empire;
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'univers, & liſent dans les cieux;
Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?

L'erreur préfomptueufe à leur afpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puiffante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie!
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes fons fouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous favez vaincre & chanter vos conquêtes:
Il n'eft point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paraître,
Tour à tour la terreur & l'appui de fon maître;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus fage, & du moins fon égal.
Catinat réunit, par un rare affemblage,
Les talens du guerrier & les vertus du fage.
Vauban fur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiffant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Difputant le tonnerre à l'aigle des Céfars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de fon roi, digne rival d'Eugène.
Quel eft ce jeune prince, en qui la majefté
Sur fon vifage aimable éclate fans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.

Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse?
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance & la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils!

Un faible rejeton sort entre les ruïnes
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce & frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître;
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux.

Apprends-lui qu'il n'eſt roi, qu'il n'eſt né que pour
eux.
France, reprends ſous lui ta majeſté première;
Perce la triſte nuit qui couvrait ta lumière;
Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes.
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire;
Sois l'arbitre des rois, c'eſt aſſez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune roi s'avance avec ſplendeur
Un héros que de loin pourſuit la calomnie,
Facile, & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée & tranquille.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un
maître:
Il n'eſt pas roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

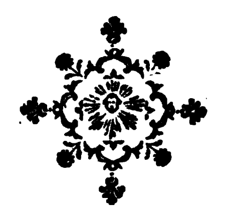
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui, d'Eſpagnols une troupe guerrière

De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
O mon père ! quel est ce spectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des rois:
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques?

Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil:
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres;
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur;

Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte ;
Dieu rempliſſait ſon front de ſa majeſté ſainte.
Ainſi quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut ſur le mont Sina conſulté l'Éternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.





LA HENRIADE.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Le Comte d'Egmont vient, de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

Des états dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effro
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce lieutenant sans chef, ce roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême,

Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, & Saint-Paul, & Brissac:
Ils viennent: la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang & leurs blessures,
Les excitaient encor à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger;
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, & menaçant les cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.

La discorde à l'instant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se lève à ces paroles:
Il court, il voit de loin les lances espagnoles:
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-tems, & différé toujours

Amis, enfin l'Autriche a fecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance;
Le fecours paraiffait vers ces lieux révérés
Qu'aux tombes de nos rois la mort a confacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces cafques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du foleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joie;
Ils béniffent le chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont, ce guerrier obftiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné:
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie.
Son père qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut fur l'échafaud, pour foutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs rois.
Le fils, courtifan lâche, & guerrier téméraire,
Baifa long-tems la main qui fit périr fon père,
Servit par politique aux maux de fon pays,
Perfécuta Bruxelle, & fecourut Paris.
Philippe l'envoyait fur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire, au fecours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Rapporter à fon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaifir, grand roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat
Où femblaient attachés les deftins de l'état!
Près des bords de l'Iton & des rives de l'Eure,

Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait long-tems reſpecté les tréſors
Dont Flore & les zéphyrs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles ;
Protégés par le ciel & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité ;
Et ſous leurs toîts de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La déſolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix :
Peuple, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre,

On

On voyait près de lui briller tous ces guerriers
Compagnons de sa gloire, & ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le nom seul répandait les alarmes;
Et son fils jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux;
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime;
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom;
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine, & le soutien des rois.
Plus loin sont la Trimouille, & Clermont, & Feuquières,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières,
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu;
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice,
Soit que l'ame en effet ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens;
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont: une noble fureur
Éclate dans ses yeux, & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence,

» Vous êtes nés Français, & je suis votre roi ;
» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
À ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même tems
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
On se mêle ; on combat ; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frère en fuyant, meurt de la main d'un frère ;

La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur ſang malheureux.

Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay le ſuit, toujours calme & ſerein.
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant génie:
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre & des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les miniſtres terribles,
Ces puiſſances des cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin;
Aux chefs des légions il les porte ſoudain;
L'officier les reçoit; ſa troupe impatiente
Règle au ſon de ſa voix ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revole au prince; il le ſuit, il l'eſcorte;
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte;
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon roi ſeulement ſon ame eſt occupée;
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée;

Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats;
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré ſon âge, une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans;
C'eſt un jeune héros à la fleur de ſes ans,
Qui dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des amours, il ſortait de leurs bras:
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes;
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe, en accuſant le ciel,
En déteſtant la Ligue & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante,
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.

Il marche vers D'Ailly dans ſa fureur guerrière;
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans:
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs;
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,

S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent sur les vents;
De leur mêlange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, & les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort;
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & sanglante était à ses côtés.
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage;
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille & vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.

D'Ailly voit son visage : ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse : hélas ! c'était son fils.
Ce père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;
Il s'arrache en tremblant, de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteste à jamais sa coupable victoire :
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris,
Le nom le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords ;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux ; elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue :
Est-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus ;
Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle & sanglant,
Le regarde, soupire, & meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux

Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersés?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous?
Vous, fuir! vous compagnons de Mayenne & de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Église!
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la poussière;
Percé de coups lui-même, il est près de périr....
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas si fameux, une chûte si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle,

Le généreux Bourbon fut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître févère,
Qui fouffre qu'on afpire à l'honneur de lui plaire;
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le fang d'un fujet trop payé d'un coup-d'œil;
Henri de l'amitié fentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaifir des grandes ames!
Amitié, que les rois, ces illuftres ingrats,
Sont affez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le fecourir; ce beau feu qui le guide
Rend fon bras plus puiffant, & fon vol plus rapide;
Biron qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'afpect de fon roi, fait un dernier effort;
Il rappelle à fa voix les reftes de fa vie;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout plie;
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces foldats
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis; fonge du moins à lui refter fidèle.

Un bruit affreux s'entend. La difcorde cruelle,
Aux vertus des héros oppofant fes fureurs,
D'une rage nouvelle embrafe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & fa bouche fatale
Fait retentir au loin fa trompette infernale.
Par fes fons trop connus d'Aumale eft excité,
Auffi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le héros; fur lui feul il s'élance;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.

Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en ranimant la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent.
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents, & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, manes sanglans du plus vaillant des rois!
Éclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le dévançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-tems cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Vien, Bourbon, criait-il, vien augmenter ta gloire,
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.

Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui;
Qu'ils défendent sa cause, & combattent pour lui;
Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le héros; il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'hon-
neur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite;
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière!
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;

Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite;
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune & les cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur;
Vivez pour réparer sa perte & son malheur:
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage.

D'Aumale, en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter,
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
À la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent;
Les manes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un maître,

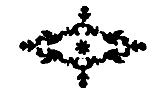
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Esclave de la Ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine :
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage ;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang ;
C'est un dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête, & console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie,
Et sur tous leurs dangers, & sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, & d'une aile légère,
Plus prompte que le tems, vole au-delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers ;

Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute & la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté;
Le vatican superbe en fut épouvanté:
Le Nord à cette voix tressaillit d'alégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris! infidèles Ligueurs!
O citoyens trompés! & vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris;
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
En cachant sa disgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle;
Mais, malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.

La discorde en frémit, & redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,

De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit ; & soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'amour.





LA HENRIADE.

CHANT NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Description du Temple de l'Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque tems auprès de madame d'Estrée, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, & le roi retourne à son armée.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les tems;
La nature en posa les premiers fondemens;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.

Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les préfens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner fes moiffons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des faifons.
L'homme y femble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De fa main bienfaifante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & fereins,
Les douceurs, les plaifirs que promet l'abondance;
Les biens du premier âge, hors la feule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie infpire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreffes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleffes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de féduire,
Dans fon temple à l'envi s'empreffer de s'inftruire.
La flatteufe efpérance, au front toujours ferein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple facré les graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danfes ingénues.
La molle volupté, fur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanfons.
On voit à fes côtés le myftère en filence,
Le fourire enchanteur, les foins, la complaifance;
Les plaifirs amoureux, & les tendres defirs,
Plus doux, plus féduifans encor que les plaifirs.

De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée ;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux !
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour, un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide,
La haine & le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main;
La malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe, en ſoupirant, ſes yeux mouillés de pleurs.

C'eſt là, c'eſt au milieu de cette cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre;
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes;
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La discorde soudain, conduite par la rage,
Écarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, & les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Vien, vole sur mes pas, vien venger mon injure.
Un roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seul écartés.
Encor une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse, abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,

Préférer Cléopatre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers:
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière,
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cour servir de soutien.
Vien, ma cause est la tienne, & ton règne est le mien.

Ainsi parlait ce monstre, & la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait couché parmi des fleurs,
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées;
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées;
Et, précédé des jeux, des graces, des plaisirs,
Il vole aux champs français sur l'aile des zéphirs.

Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.

Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse.
Asyle encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers & ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les plaisirs & les graces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry, l'Amour arrive enfin.
Le roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait, pour un moment, reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ses torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les aquilons à ses ordres fidèles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La nature en gémit, & reconnaît l'Amour.

Dans les fillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, fans efcorte & fans guide:
L'Amour en ce moment allumant fon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des fiens, le roi, dans ces bois fombres,
Suit cet aftre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paffagère,
Conduit au précipice à l'inftant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune, en ces triftes climats,
D'une illuftre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille & folitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait fon père,
Qui, fidèle à fes rois, vieilli dans les hafards,
Avait du grand Henri fuivi les étendards.
D'Eftrée était fon nom; la main de la nature,
De fes aimables dons la combla fans mefure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle, à Tarfe on vit
paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître,
Lorfque les habitans des rives de Cidnus,
L'encenfoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paffions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,

D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printems à la rose nouvelle,
Qui renferme, en naissant, sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein;
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre;
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois,
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle;
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits, l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents
Tantôt couvre sa gorge & ses trésors naissans,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche & triste austérité,
Qui fait fuir les amours & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible;
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir, ſous cette ombre, une onde enchanteresse;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent, à longs traits, l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe, en ſoupirant, ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la bergère, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pu faire d'Eſtrée?
Par un charme indomptable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un héros & l'Amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle;
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés,
Se demandent leur prince, & restent consternés.
Ils tremblent pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire;
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

Mais le génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence.
Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés;
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay; c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre & de plaire:
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours;
Les solides vertus furent ses seuls amours;
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, & son souffle infecté,
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un crystal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la sagesse,
Part & vole en ces lieux, où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour, à chaque instant, redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire;
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens, & remplissaient ses jours.

L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère,
A côté de Mornay la sagesse sévère:
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur:
Mais Mornay méprisait sa colère & ses charmes;
Tous ses traits impuissans s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asyle du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amans:
Ils sentaient cette ivresse & ces saisissemens,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
Les amours enfantins désarmaient ce héros;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.

La Discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime, en grondant, sa barbare alégresse;
Sa fière activité ménage ces instans.
Elle court de la Ligue irriter les serpens:
Et tandis que Bourbon se repose & sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin, dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence;
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence;
Mais ce silence même, & ses regards baissés,

Se font entendre au prince, & s'expliquent assez.
Sur ce visage austère où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire;
Vien, le cœur de ton prince est digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en est fait, & tu me rens à moi:
Je reprens ma vertu que l'Amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie:
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux Mornay connut son maître;
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entière auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit: Le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel! attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.

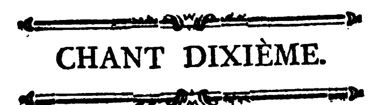
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part : en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts;
L'Amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante ; il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras ; & bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

Mornay toujours ſévère, & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.





LA HENRIADE.



CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Retour du roi à son armée : il recommence le siège. Combat singulier du vicomte de Turenne & du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiège. Le ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.

CES momens dangereux, perdus dans la mollesse
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé.
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
Leur espoir les trompait; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt, impatient d'achever sa conquête,
Paris épouvanté revit ses étendards.

Le héros reparut aux pieds de ses remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'ange de la France, appaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide:
Nous n'avons point encor appris à nous cacher;
L'ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher;
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles:
J'attends tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots; les Ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut, en frémissant, leur crainte & leur refus.
Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre,

Vous craignez les dangers; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte;
Il s'avance : un hérault, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire;
D'Aumale vous attend; ennemis, paraissez.

Tous les chefs à ces mots d'un beau zèle poussés,
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguaient près du roi cet illustre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence;
Combats pour ton pays, pour ton prince & pour toi;
Et reçois, en partant, les armes de ton roi.
Le héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand roi, ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux:
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit: le roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent:
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent.

Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.
Cependant sur Paris s'élevait un nuage,
Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage;
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant, loin de lui, l'Occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix desirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis l'Éternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.

Ainsi de son autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des dieux en son temple apportée
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

Paris, le roi, l'armée, & l'enfer, & les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme est une épée; & sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, & combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attens peu de moi-même, & tout de ta justice.
D'Aumale répondit: J'attens tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;
Tranquille au haut du ciel il me laisse à moi-même;
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne, & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, apperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.

D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'enfer tous les monſtres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
« De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.

Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris,
Rapportaient, à pas lents, le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
Chacun voit, en tremblant, ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,

Étouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte:
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'élevèrent;
Les chefs & les soldats près du roi s'assemblèrent;
Ils demandent l'assaut; mais l'auguste Louis,
Protecteur des Français, protecteur de son fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des élémens le moteur invisible
Contient les aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers:
Il fonde les cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.
Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir;
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
Il crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;

Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse;
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux,
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Éprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de myrte & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,

Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière,
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
Se disputaient encor, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels,
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux:
Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,

Le tonnerre allumé ſur un prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appâts, ces promeſſes ſtériles,
Charmaient ces malheureux à tromper trop faciles;
Par les prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourriſſaient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques,
Les autres des rochers & des monts helvétiques,
Barbares dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mère;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Fait expirer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe
Était l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire?)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras:
Son enfance, ſa voix, ſa misère, & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrois-tu? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta misère;
Rends-moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mère;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce, en frémiſſant, le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer;

Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions, qui fondent ſur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégouttante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains;
Que la mère & le fils vous ſervent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte;
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au ciel, & demandait la mort.

Juſqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs;
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,

Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ofe,
Des Ligueurs & de moi tu féparés la caufe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le fais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne, à fon gré, s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des défaftres fi grands,
A la néceffité, l'excufe des tyrans;
De mes fujets féduits qu'il comble la misère;
Il en eft l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le fuis, c'eft à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même;
Duffé-je, en le fauvant, perdre mon diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le, malgré lui, de fes vrais ennemis;
Et fi trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins fur ma tombe un jour on puiffe lire:
« Henri de fes fujets ennemi généreux,
» Aima mieux les fauver que de régner fur eux. »

Il dit, & dans l'inftant il veut que fon armée
Approche fans éclat de la ville affamée;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin fes troupes obéiffent.
Les murs en ce moment de peuple fe rempliffent.
On voit fur les remparts avancer à pas lents,

Ces corps inanimés, livides & tremblans.
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les enfers, & les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image;
C'est un roi bienfaisant, le modèle des rois;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,

Qui quelquefois s'élève & retombe toujours ?.
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
« Combattans sans courage, & chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appât vous laissez-vous séduire ?
» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?
» Quand Dieu du haut des cieux nous montre la
» couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous
» pardonne :
» Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.»
C'est ainsi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;
Et déjà quelques-uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis,
Et que le roi des rois adopterait son fils.
Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes;

La Foi vint effuyer fes yeux mouillés de larmes;
Et la douce Efpérance, & l'Amour-paternel,
Conduifirent fes pas aux pieds de l'éternel.

Au-milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems fon trône inébranlable.
Le ciel eft fous fes pieds; de mille aftres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiffance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divifés compofent fon effence.
Ses faints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaifirs enivrés à jamais,
Pénétrés de fa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi fa Majefté fuprême.
Devant lui font ces dieux, ces brûlans féraphins,
A qui de l'univers il commet les deftins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face;
Des puiffances du fiècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des confeils éternels accufent la hauteur.
Ce font eux dont la main frappant Rome affervie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Efpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire eft tombé, tout peuple eut fes tyrans;
Mais cette impénétrable & jufte providence
Ne laiffe pas toujours profpérer l'infolence;
Quelquefois fa bonté favorable aux humains,
Met le fceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à fes yeux fe préfente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiffante;

Père de l'Univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les rois,
Voi le peuple français à son prince rebelle;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidelle.
Aveuglé par son zèle il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Voi ce roi triomphant, ce foudre de la guerre;
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre;
Avec tant de vertus n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître:
Donne à l'Église un fils, donne à la France un maître.
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rens les sujets au prince, & le prince aux sujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Éternel à ces vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent:
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent;
Le roi qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la vérité si long-tems attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,

Dans

Dans les tentes du roi, defcend du haut des cieux ;
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;
Bientôt elle fe montre à fes yeux fatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin fa lumière immortelle.
Il avoue, avec foi, que la religion
Eft au-deffus de l'homme, & confond la raifon.
Il reconnaît l'Églife ici-bas combattue,
L'Églife toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais fous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des faints, la grandeur de fon Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiffante,
De fes élus chéris nourriture vivante,
Defcend fur les autels à fes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu fous un pain qui n'eft plus.
Son cœur obéiffant fe foumet, s'abandonne
A ces myftères faints dont fon efprit s'étonne.

Louis dans ce moment, qui comble fes fouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Defcend du haut des cieux vers le héros qu'il aime ;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à fa voix ;
Il entre au nom de Dieu qui fait régner les rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes ;

Les prêtres ſont muets ; les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnoît ſon vrai roi, ſon vainqueur & ſon père.

Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit ;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des princes.

FIN.

A. Rosenthal, Ltd.
30.10.1984
[VOLT.]

